

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 178.—SAMEDI, 1ER OCTOBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LE GÉNÉRAL BRÉART, COMMANDANT LE 17^e CORPS DE L'ARMÉE FRANÇAISE SOUMIS À LA MOBILISATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1ER OCTOBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Crisassay, par Benjamin Sulte. — Causerie, par Reveil. — Le général Bréart. — En route pour la Baie d'Hudson : Poésie. — Saint-Anne de Beupré, par Nérée Beauchemin. — Gare au Loup — Pincé. — Usages et coutumes. — Les premiers scis. — Connaissances utiles. — Récréations de la famille.

GRAVURES : Le général Bréart, commandant le 17e corps d'armée française. — Premier arrivé, premier servi. — Haut-Canada : Sur le lac Témiscamingue. — Gravures du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUARANTE-DEUXIÈME TIRAGE

Le quarante-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de septembre), aura lieu SAMEDI, le 1er octobre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



CES Français! quels ignorants! Quels ignorants! ces Français! Six jours durant, par semaine, nous lisons ces jolies choses dans les journaux francophobes.

Or, voici que je viens de découvrir une preuve de la supériorité de l'enseignement tel que pratiqué chez nos bons amis les Anglais.

Vous savez que de tous les sujets britanniques, les citoyens de Londres sont les plus intelligents et que, de tous les livres mis entre les mains des jeunes gens de la capitale de l'Angleterre, la Bible est le plus étudié et la mieux su.

Le dernier examen passé dans les écoles a donné des résultats surprenants, et l'un des examinateurs a constaté "une amélioration marquée" et "un niveau d'éducation plus élevé."

Vous allez vous en convaincre par vous-mêmes. Question.—Quels enseignements devons-nous tirer de la mort de saint Jean-Baptiste?

Réponses.—Nous ne devrions pas donner de réunions.

—Nous ne devrions pas danser.

—Quand nous donnons des réunions, nous devrions faire tout notre possible pour plaire à nos invités.

—Les hommes ne devraient jamais épouser de veuves.

—Si nous cherchons bien, nous trouvons toujours ce que nous voulons.

Ce n'est pas mal, comme vous voyez, mais il y a encore mieux que cela.

** L'examineur en question, tout en trouvant d'excellentes compositions, avoue cependant que certaines réponses sont déplorables, d'autant plus qu'il n'a affaire qu'à des élèves choisis!

—Que savez-vous de Samuel?

—Samuel était un très brave homme, il a eu un fils qui se nommait Joseph, et Joseph était un bon gargon, tout comme son père Samuel; et Samuel aimait Notre Seigneur Jésus-Christ, et Samuel était un très brave homme; quand à la vie de Samuel, elle se trouve dans la Genèse.

Je n'ai pas vu de réponses plus *espatrouillantes* dans l'histoire de France tintamaresque.

En voici d'autres tout aussi fortes.

Il s'agit de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte.

—Le Saint-Esprit s'éleva dans le ciel quand les nuages s'ouvrirent. Et Dieu le reçut.

Cette réponse vient d'une jeune fille choisie dans une bonne école.

Après cela, nous ne sommes pas surpris d'apprendre que ce même jour de la Pentecôte "les disciples entendirent un fort vent venant de la Russie."

Vous devez vous faire une idée de l'abaissement des malheureux examinateurs, en lisant des réponses dans le genre de celle-ci, à propos de questions sur la Bible.

—Les servantes ne devraient pas se marier.

—Si vous voyez un mendiant dans la rue, donnez-lui un sou.

C'est incroyable, c'est impossible, n'est-ce pas, et cependant rien n'est plus vrai, et pour vous prouver que je ne vous en impose pas, je vous dirai que j'ai lu tout cela, et bien d'autres choses encore, dans un journal qui vante tous les jours la science des Londonniens, dans le *Witness*, de Montréal.

Je cite mes auteurs, et s'il vous plaisait de faire une enquête, vous en apprendriez bien d'autres.

** Ce mot d'enquête est venu sous ma plume le plus naturellement du monde, car j'en ai les oreilles cassées depuis quinze jours.

Il paraît que certains citoyens se figurent que les échevins de Montréal ne sont pas tous des honnêtes gens, de même que nombre de personnes ne veulent pas admettre que nous avons la meilleure police du monde et la brigade de pompiers la mieux organisée de tous les continents.

Où va-t-on prendre ces idées-là, je n'en sais rien, mais elles circulent dans l'air et, microbes invisibles, vont se loger dans le cerveau de tel ou tel contribuable, libre et intelligent électeur municipal.

On fait en ce moment une enquête, dont le but est de découvrir les menées intéressées de certains échevins dans les votes du Conseil et l'octroi des contrats.

Le public ne se lasse jamais de demander des enquêtes, bien qu'il soit prouvé que jamais on n'arrive à rien.

Depuis nombre d'années on a fait plaintes sur plaintes au sujet de l'administration municipale, on a fait des enquêtes, on a entendu nombre de témoins, et chaque fois on a tout abandonné, en reconnaissant l'impossibilité de savoir la vérité.

On a fait des enquêtes sur l'administration des finances, de la police, de la brigade du feu, et vous savez à quoi cela a servi.

Je crains bien que dans le dernier cas qui nous occupe on ne pourra jamais arriver à prouver qu'il existe des *boodlers*, si *boodlers* il y a dans notre Conseil.

** Les hiboux n'aiment pas le soleil.

Un journal belge, *l'Ami du Peuple*, vient de me tomber sous la main et, en le parcourant, j'ai lu les lignes suivantes:

"Pasteur est un halluciné, un ignorant, un exploitateur de la crédulité publique, qui sacrifie, en ses essais odieux, des centaines de vie humaine."

J'ai cité textuellement.

La phrase n'est pas française, elle est grossière dans sa forme et haineuse dans le fond.

Traiter Pasteur d'ignorant est une preuve d'ignorance de la part de l'individu qui a écrit cela, mais l'accuser d'exploiter la crédulité publique c'est de la malhonnêteté.

Que l'on discute la théorie de Pasteur, je le

comprends; toute théorie a ses partisans et ses ennemis, mais la discussion doit se faire d'une manière convenable et, dans le cas présent, le seul fait d'injurier le savant français, prouve tout simplement que *l'Ami du Peuple* est enragé lui-même.

Au reste, le peuple Belge, me semble avoir un singulier ami dans ce journal, car ses idées religieuses et sociales sont des plus étranges et il apporte dans tous ses articles le savoir vivre et l'honnêteté que j'ai remarqués dans l'attaque dirigée contre Pasteur et même contre Jenner.

Un de ses confrères ayant réclamé le repos dominical, il le traite de cagot.

Plus loin, il lance à un autre journaliste les épithètes de cafard, calotin, pochard, etc.

Tant que les adversaires de la vaccine et du traitement de Pasteur emploieront de tels moyens de convictions, ils ne feront pas beaucoup de prosélytes.

** Un journal de Montréal a fait grand bruit ces jours derniers, à propos du choléra signalé à New-York, il y a huit jours, mais il semble très probable que nous serons assez heureux pour éviter sa visite, grâce aux mesures prises par le capitaine du navire infecté, *l'Alesia*, et par les autorités sanitaires de New-York.

Voici dans quelles conditions le terrible fléau a fait son apparition:

"*L'Alesia*, qui appartient à MM. Cybrien Fabre et Cie, de Marseille, a quitté ce port le 28 août dernier, et a touché à Naples où il a embarqué plus de trois cent émigrants; avec ceux qui se trouvaient déjà à bord, cela a porté à 561 le nombre des passagers d'entrepont. Il n'y avait que trois passagers de cabine, trois Français partis de Marseille en voyage d'agrément. *L'Alesia* a quitté Naples le 3 septembre: la plupart des émigrants qu'il y avait embarqués étaient pauvres et sales, comme peuvent l'être des émigrants italiens, n'ayant d'autres bagages que les vêtements sordides qu'ils portaient sur le dos. Parmi ces émigrants, deux femmes notamment, les nommées Francesca Matteo et Maria Veno, paraissaient souffrantes au moment de l'embarquement; ou les a prises quand même, et le paquebot s'est mis en route pour New-York.

Dans la matinée du 12 septembre, un passager d'entrepont, Luigi Maria, âgé de 23 ans, est tombé gravement malade; le médecin du bord, appelé à son chevet, a reconnu qu'il était atteint du choléra et lui a prodigué ses soins; mais rien n'a pu sauver Maria qui est mort le même jour dans l'après-midi. On a pris aussitôt toutes les précautions possibles pour empêcher la maladie, de se propager, et on a isolé les deux femmes Matteo et Veno, soupçonnées avec raison d'avoir apporté sur le navire le germe du mal. Mais il était déjà trop tard; le 15 septembre, un autre passager d'entrepont mourait du choléra; puis c'était le tour d'un matelot, Jean Lenivolin, qui était emporté en moins de 24 heures; deux passagers d'entrepont succombaient ensuite, puis un autre matelot, Jean Somma, et enfin les femmes Matteo et Veno qui mouraient à un jour d'intervalle. Les victimes ont reçu immédiatement la sépulture maritime, après que la prière des morts eût été dite par le capitaine en présence de l'équipage et des passagers réunis sur le pont.

L'arrivée de *l'Alesia* avec le choléra à bord a produit en ville une certaine émotion, mais il y a lieu d'espérer que les précautions prises par les médecins de la Quarantaine et par le Conseil d'hygiène empêcheront la terrible maladie d'arriver à New-York où, étant donnée la malpropreté de la plupart des rues, elle ne manquerait sans doute pas de se propager rapidement."

Que diraient donc les New-Yorkais s'ils voyaient Montréal, où plus de *treize cents* bouches d'égoûts sont défectueuses et vomissent les microbes par millions!

** LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui le portrait du général Bréart, commandant le 17e corps, qui a été mobilisé dernièrement.

Mobiliser un corps d'armée, cela paraît bien peu de chose; mettre sur pied quarante mille hommes en quelques jours, quand l'effectif ordinaire est à peine du tiers, c'est une question militaire bien simple à première vue, mais pour les

hommes qui savent quelque chose de l'art militaire, c'est une question très grave, si grave qu'elle a attiré l'attention du monde entier.

L'Allemagne surtout faisait des yeux grands comme ça, tout en disant : " Ces Français se figurent connaître l'art militaire moderne, nous allons voir."

Et ils ont vu, et, à l'étonnement de toute l'Europe, on a constaté des connaissances si exactes, qu'Anglais, Russes, Autrichiens, Italiens, Espagnols, etc., assistant à ces manœuvres, emportés par la *furia francese* qui les gagnait quand même, ont crié : Bravo !

La France militaire de 1887 ne ressemble en rien à celle de 1870 ; depuis dix-sept ans, on a travaillé ; les officiers français sont aussi instruits que braves, ils sont sérieux, raisonnent plus froidement que les plus fortes têtes du Nord, et tous cependant ont gardé cette chaleur française qui fait l'envie de toutes les nations.

Les Allemands enragent.

Laissons les enragier et espérons qu'un jour nous aurons le droit d'illuminer dans toute la Province de Québec pour célébrer la victoire de nos gens.

Leon Leduc

CRISASSY

DEUX officiers de ce nom servaient dans les troupes du Canada, de 1684 à 1709. Ils étaient originaires de Sicile, dit-on, et appartenaient à de grandes familles.

Après avoir vainement cherché quelque chose qui ressemble à leur nom, dans les livres qui sont à Ottawa, je publie les notes suivantes, dans l'espoir que la curiosité s'éveillant sur le compte de ces personnages, nous parviendrons à renouer les divers renseignements qui doivent exister quelques parts, et à fixer définitivement nos connaissances.

Le Père Charlevoix a connu ces deux officiers. Voici comment il s'exprime dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, tome II, pages 95-97 :

Le marquis et le chevalier de Crisafy étaient frères et d'une des plus illustres et des plus puissantes maisons de Sicile. Ils avaient été des premiers à se déclarer pour la France dans la révolte qui pensa enlever ce royaume au roi d'Espagne, (en 1680, je crois. B. Sulte) et quand les troubles eurent été pacifiés ils ne purent obtenir, ou n'osèrent demander leur grâce à Sa Majesté Catholique. Le chevalier était profès de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et avait fait ses caravanes avec toute la distinction possible ; aussi possédait-il toutes les qualités qui peuvent élever un homme de guerre aux premiers honneurs de la milice.

Le marquis était aussi fort brave et en portait des marques qui lui eussent fait honneur s'il ne les avait pas reçues en combattant contre son prince légitime. Il se voyait, par la soumission de la Sicile, dépouillé de tous ses biens, qui étaient considérables. Il crut que le roi (de France) Très-Christien s'intéresserait à les lui faire restituer ou l'en dédommagerait, et il se rendit avec son frère à Versailles, ne doutant point qu'ils ne fussent bientôt employés d'une manière convenable à leurs naissances et à leurs services.

Ils furent trompés dans leur attente. Les princes, qui ne se font point de scrupule de se servir des traitres, ne se croyent pas toujours obligés de récompenser la trahison, surtout quand ils n'en ont pas tiré tout l'avantage qu'ils en espéraient :—ou plutôt, la Providence, qui veille à la conservation des Etats, permet rarement qu'ils accreditent la perfidie.

MM. de Crisafy, après bien des sollicitations, se virent réduits à accepter chacun une compagnie en Canada, de peur de n'avoir rien du tout. Ils y ont servi jusqu'à la mort, avec un zèle dont ils auraient pu tout espérer s'ils l'eussent employé, l'un pour sa patrie, l'autre pour sa religion, mais sans que la cour de France ait témoigné leur en savoir beaucoup de gré.

Le chevalier, après plusieurs belles actions dans lesquelles on ne savait ce qu'on devait plus admirer ou de son habileté dans la guerre, ou de sa pénétration dans le conseil, ou de sa conduite dans les entreprises dont il fut chargé, ou de son intrépidité, ou de sa présence d'esprit dans l'action,—a enfin succombé au chagrin de se voir négligé et sans espérance d'avancer.

Le marquis, avec un mérite moins brillant, mais avec la réputation de sage et de brave officier, a supporté ses disgrâces avec plus de patience et de philosophie, et il est mort gouverneur des Trois-Rivières.

Bacqueville de la Potherie, qui visita la Nouvelle-France du vivant de ces officiers, dit qu'ils

étaient cousins-germains du prince de Monaco ; que le chevalier était un seigneur de Messine, et que les deux frères sortaient d'une des illustres maisons d'Italie : de Monaco et de Grimaldi. (*Histoire de l'Amérique Septentrionale* II. 167 ; III. 153.)

A présent, il faut voir quelle était l'orthographe de leur nom de famille.

Le chevalier signait : " Crisafi." Son nom et celui de son frère sont écrits, dans les actes du temps, sous plus de dix formes différentes :—

Crisasy, Crisafix, Cri-aty, Crisafi, Crisaphy, Crisaphy, Crisassi, Crisaffy, Crisafy, Crisafly, Cresafy, Cressassy, Cre-soffy, Cresafly.

M. Tanguay adopte Crisafy. M. Ferland met aussi Crisafy ; plus loin Chrisasy ; ensuite Crisasy.

Bacqueville de la Potherie épelle leur nom " Crizafi."

Nos pères écrivaient la lettre s comme f, et ils l'imprimaient ainsi. Reste donc à savoir s'il faut prononcer Crisassy ou Crisafy.

Benjamin Sulte

CAUSERIE

IL y a des femmes qui jouent parfois dans le monde le rôle d'enfants terribles. C'est ainsi qu'il m'est arrivé de rencontrer une jeune et gentille dame qui m'a posé à brûle-pourpoint cette question : " Voudriez-vous me dire pourquoi l'on voit tant d'hommes—ô les monstres!—délaissés les femmes après quelques années de mariage pour courir la prétentaine ? Pourquoi les maris ont-ils si promptement une tendance à oublier le serment de la foi jurée ?"

Ces paroles étaient prononcées sur un petit ton d'exaspération qui s'expliquait parce qu'on parlait d'une aimable personne de connaissance dont l'époux est, au dire des mauvaises langues, en passe de donner des coups de canif dans le contrat. Est-ce qu'on fait de pareilles demandes, en société surtout ? On ne sait en cas semblable à quel saint se vouer.

—Vraiment, madame, répondis-je, j'ignore à quelles causes attribuer...

—Du tout, du tout ; votre mission est de ne pas ignorer.

—Enfin, madame, fis-je, je vous assure que nous sommes loin d'être aussi savants que nous pouvons en avoir l'air. En voulez-vous un exemple ? Imaginez-vous qu'au dîner donné récemment par la Presse, on nous servit du lapin de la Méditerranée et du karibou du Labrador. Eh bien, chacun de nous demandait à son voisin : Connaissez-vous ces animaux-là, vous ? Et l'on hochait la tête. D'aucuns prétendaient qu'il y avait une erreur typographique et qu'il s'agissait du lapin de la Méditerranée. Encore se perdait-on en conjectures sur la nature de cet être mystérieux. Un savant prétendit que le Dictionnaire annonçait que le mot *Lupin*, neutre masculin, désignait une plante légumineuse employée comme fourrage. Mais nous ne pouvions croire qu'on fut assez osé pour nous offrir du fourrage en guise d'aliment. C'eût été une mauvaise plaisanterie, n'est-il pas vrai ? Au reste, lorsque le plat nous fut servi, nous pûmes constater qu'il s'agissait d'un fort bon poisson. Je sais aujourd'hui, après les études approfondies, que le *lupin* est de la famille du loup, *lupus* en latin, madame, poisson très prisé, en effet, sur les bords de la mer en question. Quant au karibou, inconnu au régiment. Vous concevez que si nous en sommes là, vous auriez mauvaise grâce d'insister.

—En vain cherchez-vous à vous échapper par la tangente, je persiste à vouloir votre opinion, et je vous écoute.

—Alors, madame, je vous avouerai humblement que je crois que si les maris manquent parfois d'assiduité au foyer conjugal, la faute en est peut-être un tantinet aux femmes.

—A la bonne heure ; il ne manque plus que de dire que c'est nous qui commençons. Oh ! ces monstres d'hommes ; ils ont toutes les audaces.

—Permettez, voilà deux fois que vous nous qua-

lifiez de monstres, et il me paraît, cependant, que vous trouvez bien quelque agrément dans la société de ces derniers. Cette observation présentée, laissez-moi m'expliquer. Que de fois le mari resterait à la maison si sa femme lui rendait l'intérieur plus agréable. Et tout d'abord a-t-elle toujours l'ordre voulu ? toutes choses sont-elles en place ? s'efforce-t-elle de donner, dans la mesure des ressources du budget s'entend, un certain cachet d'élégance au domicile conjugal ? A-t-elle ces petites attentions auxquelles les hommes sont si sensibles ? Ne connaissez-vous pas nombre de ménages où la vie se passe monotone, où le lendemain est identique à la veille. Or, ne l'oubliez pas, l'enfant naquit un jour de l'uniformité. N'en avez-vous point vu d'autres où règne un trouble permanent dans les habitudes, par le simple motif que la femme appartient à la race de Mme Beriton. Parlerons-nous de la patience. Voilà une qualité qui manque à beaucoup d'entre vous. De là, pour des riens, des bouderies, des air renfrognés qui amènent le mari à se dire : Bon, c'est pour avoir devant moi une figure aussi maussade que je rentre au logis : au plaisir de vous revoir, je vais flâner : flânerie dangereuse, en ces occasions-là. Et l'avarice dont je ne parle pas, qu'en faites-vous ? Vilain défaut celui-là. Ne niez pas ; j'ai même connu jadis la femme d'un médecin qui poussait si loin ce qu'elle appelait l'économie, que le praticien avait toutes les peines du monde à faire l'acquisition des instruments nouveaux que la science chirurgicale invente à chaque instant. Est-ce tout ? Et la jalousie que je n'ai pas citée. Que de femmes n'ont point, par des scènes suscitées sans motif sérieux, par une surveillance irritante qui n'avait aucune raison d'être, fait naître dans l'esprit de leurs seigneurs et maîtres des idées qu'ils n'avaient point. Voilà, madame, où l'on peut découvrir souvent le motif de bien des mésaventures conjugales.

—Eh bien, et les hommes, vous figurez-vous par hasard, que ce sont des anges ?

—Loin de moi cette pensée. J'avoue même implicitement que ce sont des êtres fort imparfaits, puisque je vous dis que la première chose à apporter en mariage, c'est une dose de patience, d'indulgence même, si vous l'aimez mieux ;—suis-je assez humble ? Un sage a dit dans l'antiquité : Connais-toi toi-même. On pourrait dire à la femme : Efforce-toi de connaître ton mari. Il s'en trouve qui ne les comprennent qu'au moment où elles les perdent. Il faut avouer que c'est un peu tard.

Cela dit, je m'esquivai à l'anglaise, car mon interlocutrice faisait subir à son mouchoir un supplice qui m'annonçait une prochaine explosion de mécontentement sérieux. Fuyons l'orage, pensai-je, il n'est que temps.

REVUE.

LE GÉNÉRAL BRÉART

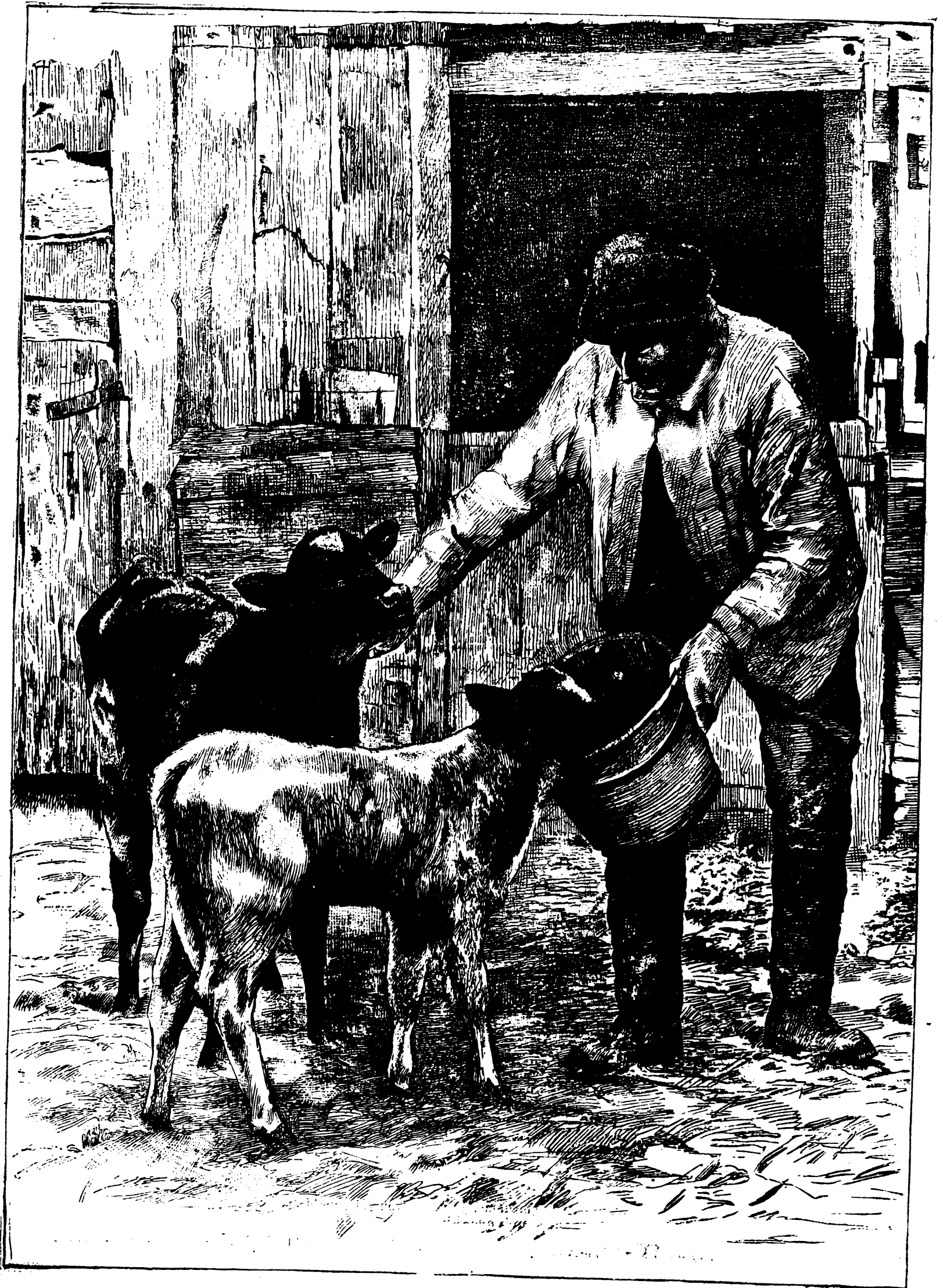
(Voir gravure)

Le général Bréart est né à Grenoble, en 1826. Il est sorti de l'Ecole de Saint-Cyr. Il fit la campagne d'Italie, en revint décoré pour s'être brillamment distingué à Solferino, partit ensuite pour le Mexique et y fut promu au commandement du 7^e bataillon de chasseurs à pied. A son retour en 1867, le ministre le nomma lieutenant-colonel du 51^e de ligne. En 1870, il fut promu colonel.

Depuis, il a commandé en second l'Ecole de Saint-Cyr, a été nommé général de brigade d'infanterie en 1875, a commandé le 53^e de brigade d'infanterie à Grenoble, la place de Lyon, a fait la campagne de Tunisie et a été enfin promu divisionnaire en 1881.

Le général Bréart est un beau soldat, grand, bien pris, distingué, moustache et cheveux blancs, prompt d'allures, ne tenant pas en place ; esprit fin, vif, droit, très décidé, officier de mérite, homme de race.—C'est lui qui, au Bardo, a traité avec le bey de Tunis.

Nous avons beau faire, l'amour-propre est toujours le mobile plus ou moins caché de nos actions ; c'est le vent qui enfle les voiles et sans lequel le vaisseau n'irait pas—Mme DU CHATELET.



PREMIER ARRIVÉ. PREMIER SERVI

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

VIII

DE MOOSE A NO-MAN-LAND

(Suite)

Une nuit sans sommeil.—Souvenirs du passé.—Les cieux racontent la gloire de Dieu.—Les sensations du tétanos.—Sur les silex.—Une tempête.—Un naufrage.—Souffrances des naufragés.

Le soir-là, calculant mal le retour de la marée, nous pensions pouvoir continuer notre route avant minuit ; en conséquence, nous dressâmes la tente à la hâte, sans prendre les précautions ordinaires. Les maringouins entrèrent avec nous dans le sanctuaire du sommeil, il nous fut impossible de clore l'œil de la nuit ; seul le Père Nédelec, qui ne se dérange pas pour si peu, put ronfler à son aise. Je sortis à onze heures. Autour d'un feu qui tantôt allait s'éteignant, tantôt se ranimant comme un moribond sous les rafales du vent, dormaient nos hommes éparpillés çà et là, couchés sur le sol nu, enroulés dans leur couverture : vous auriez dit les sorciers de Macbeth goûtant le repos sur les bruyères dénudées, autour de la chaudière magique où elles avaient fait bouillir les médicaments maudits de leurs incantations. La lune est suspendue à mi-hauteur dans le ciel étoilé comme une lampe de vermeil, et, sous l'effet de ses pâles rayons, elle répand sur le cristal des ondes une longue traînée d'or et de rubis, scintillant, miroitant, chatoyant. Le flot montant clapote, se brise et se lamente sur les cailloux ; les feuilles bruissent et soupirent dans la forêt rabougrie ; entre les fourrés s'ouvrent des avenues ténébreuses ; tout à l'entour les objets ont revêtu une forme vague et indécise ; la solitude est enveloppée de grandiose, de terreur et de mystère.

.

Le souffle de la bise et les froidures de l'atmosphère m'avaient délivré de nos bourreaux ailés. Monseigneur vint me rejoindre, et nous passâmes le reste de la nuit à nous promener sur les sables de la grève, admirant la sauvage grandeur de cette scène nocturne, évoquant les légendes du passé. Je ne pouvais me défendre d'un frisson involontaire ; il me semblait que les ombres des vieilles tribus indiennes, des anciens missionnaires, des preux guerriers d'Hudson, répondant à notre souvenir, allaient sortir de leurs sombres retraites et se dresser devant nous. Hudson, victime de l'ingratitude des siens, errant dans sa barque au gré des flots, abordant sur des rivages inhospitaliers, terminant une vie d'aventures sur quelque rocher désert, enveloppé de bruyards et de solitude morne, génie incompris, ne serait-

ce pas un sujet original et fécond, capable de tenter la verve d'un romancier de talent ? Cependant, le "Robinson des Mers Polaires" est encore à attendre son De Foë

.

L'Aurore aux doigts de rose, comme parle Homère, ouvrit les portes de l'Orient. Le soleil se montra rouge, empourpré, brillant. Virgile aurait dit :

"Et jam prima novo spargebat lumine terras
"Clara dies."

"Le jour était clair et la lumière nouvelle commençait à se répandre sur la terre."

David dit mieux : "Le soleil s'avance semblable à un époux sortant de sa chambre nuptiale, il s'élançait dans l'espace comme un géant dans sa carrière ; il parcourt le ciel des extrémités de l'orient aux extrémités de l'occident, et il n'est personne qui échappe à sa chaleur." Après les beautés mélancoliques d'une telle nuit, devant les splendeurs riantes d'un tel jour, d'elles-mêmes les paroles du psalmiste reviennent sur les lèvres : *Cœli enarrant gloriam Dei*, les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament

Quelques heures après :
—Arrête. Une batture ! il est impossible de la franchir, impossible de la contourner ; il faut attendre que la marée l'ait recouverte.

Descendez selon la mode du pays, à l'eau jusqu'au jarret, et cet après-midi, par-dessus le marché, longeant les marges inégales de la marée ascendante, vous ferez au moins deux milles dans la vase et sur la pointe des silex tranchants, pour permettre au canot de prendre deux heures plus tôt la navigation.

.

A six heures, nous arrêtons à La Coque, nom qu'a valu en cet endroit une quantité de petits coquillages et de petits limaçons que l'action des eaux a accumulés et entassés sur le rivage ; ils y forment des bancs épais qui se brisent et se froissent croustillants sous le talon de la botte. Quelle belle côte ! Là croissent en abondance les folles avoines, les pois sauvages, les genévriers toujours verdoyants, les genets, les fraises, les bluets, les graines et les baies de tout genre, de toute espèce. La grève est tendue d'un riche tapis nuancé de vert bleu, de rouge, de blanc et de cramoisi, un véritable arc-en-ciel de fleurs. Au-dessus de nos têtes, voltigent en nombre, montant et descendant, allant et venant, des canards babilards, des outardes au cri d'alarme, des goélands au blanc plumage, des tourterelles roucoulantes, des perdrix craintives, des oiseaux divers qui chantent, chacun à leur manière, leurs sentiments de surprise, d'effroi ou d'allégresse. Les pensionnaires de l'air semblent aimer à se réunir sur cette pointe si abondante en victuailles, ils y ont leur réfectoire ; et, par les soins de la toute bonne Providence, ils trouvent sur le gazon, à toute heure du jour, table mise.

A quelques arpents sur la droite, nous voyons la carène dématée, brisée d'un vieux bateau à demi enterré sous une couche de sable.

—Ce sont, dit le Père Nédelec, les débris du naufrage qu'ont fait sur cette côte deux de nos Pères.

—Lesquels ?

—Le Père Déléage et le Père Pian.

—En quelle année ?

—En 1839.

—Veuillez donc nous raconter en quelle circonstance est arrivé ce sinistre.

—Les Pères Déléage et Pian avait passé une partie de l'été à Albany, ils devaient y hiverner. Au mois de septembre, dans la saison où les sauvages y étaient réunis en grand nombre pour la chasse aux outardes, ils allèrent donner une mission à Kepeshaw, 75 milles au nord-ouest d'Albany, et à Lawachi, 25 milles plus loin. Ils s'en revenaient à bord d'un sloop, heureux du succès de leur apostolat, ayant annoncé la bonne nouvelle à des infidèles qui n'avaient pas encore entendu parler du nom de Jésus-Christ, et ayant administré à plus de trente nouveaux chrétiens le sacrement de la régénération. C'était le 10 octobre au soir, ils campèrent assez près de l'embouchure de la rivière Albany. Le 11 et le 12,



HAUT-CANADA. — Sur le lac Témiscamingue ; d'après un croquis de M. l'abbé Proulx.

publie l'ouvrage de ses mains ; le jour l'annonce au jour, et la nuit le proclame à la nuit."

Pour nous, piteusement, à cinq heures, chargeant notre bagage sur nos épaules, nous regagnâmes notre bâtiment léger, qui commençait à danser sur son ancre, à vingt arpents au large. L'eau était froide, elle nous serrait la jambe en nœud coulant, elle nous coupait l'épiderme comme la lame acérée d'un scalpel. Celui qui serait curieux d'avoir une idée des sensations plus ou moins convulsives que nous avons ressenties, n'aurait qu'à descendre au fond de son puits et à y prendre un bain de pied ; il y a, dans ces contractions de nerfs et ces crispations de muscles, quelque chose du tétanos.

Une fois installés dans le canot, nous achevâmes notre toilette commencée sur le rivage, en mettant avec peine et misère nos chausses et nos bottes. Les pieds nous chauffaient comme des tisons brûlants, la peau en était rouge comme l'enveloppe crustacée d'un homard cuit. Ce n'est pas un petit exercice, croyez-moi, pour douze hommes en même temps, dans une écorce toujours vacillante, toujours remuante, que de chausser leurs souliers, sans déranger l'équilibre, sans déplacer le centre de gravité !

.

les vents les retinrent à la côte. Le 13, une petite éclaircie s'étant faite à travers les nuages, ils s'embarquèrent; mais presque aussitôt la mer blanchit et un ouragan se déchaîna. Ils s'empresèrent de replier les voiles et de jeter l'ancre; déjà quatre-vingt-trois brasses de chaînes étaient déroulées, lorsque tout à coup le capitaine s'écria avec stupéfaction :

— Nous sommes perdus, la chaîne est cassée !

— Il est impossible de gagner terre. Le sloop, ballotté en tout sens, devient le jouet des flots. Tout roule sur le tillac, les hommes se tiennent avec peine sur leurs pieds. Deux matelots, affaiblis sous les langueurs du mal de mer, se déclarèrent incapables de travailler, les deux Pères les remplacent à la manœuvre. Il est cinq heures du soir, des ténèbres épaisses s'étendent sur les flots courroucés. On put enfin déployer un coin de la voile, le vaisseau alors fila assez d'aplomb. La nuit fut longue, ainsi passée entre la mort et la vie. Au jour, la neige tombait à gros flocons, et le brouillard qui enveloppait la mer était si dense, qu'on ne voyait que les vagues écumantes, saillantes, qui battaient les flancs du bateau. Les passagers craignaient d'aller heurter à l'improviste les bancs de sable, qui obstruent l'embouchure de la rivière Moose. Vers onze heures, un rayon de soleil perça le rideau brumeux; ce fut le salut, on arrivait à toute vitesse sur des brisants où le petit navire se serait inmanquablement mis en pièces. Le soleil prêta sa lumière assez longtemps pour qu'on prit le chenal étroit, et qu'on se retirât dans une anse sûre, à l'abri de la tempête. Le lendemain, dimanche, 14 octobre, on arriva à Moose, assez de bonne heure pour permettre aux Pères de dire, pour leur délivrance vraiment providentielle, une messe d'actions de grâce.

— Mais, Père, remarquai-je, vous avez oublié le naufrage !

— Laissez-moi finir. Ils partent le jour même pour retourner à Albany, et ils viennent coucher à l'embouchure de la rivière, à *High Bluff*. Le lundi, 15, ils font soixante milles et passent la nuit à l'ancre, pas très loin d'ici. Le 16 au matin, deux pieds de neige couvraient le pont du bateau, le thermomètre était descendu à quinze degrés Réaumur au-dessous de zéro, l'eau était devenue lourde et chargée de glaçons, impossible de faire avancer le bâtiment. Les deux Pères descendirent à terre; le soir, la marée montante les empêcha de retourner au sloop; seul, le Père Pian avait emporté son lit. La nuit fut froide et rude. Le lendemain, 17, le bateau apparut à plus d'un mille au large; les Pères s'en approchent, il est échoué et à demi brisé, l'équipage l'a abandonné. A la marée basse, ils le visitent; il est entièrement vide, la mer a emporté tout le bagage. Ils se trouvaient à perdre du coup un lit complet, une soutane, une couverture en caoutchouc, un dictionnaire et une grammaire otchippeway par Mgr Baraga, nombre de sermons algonquins, des travaux assez considérables qu'ils avaient faits eux-mêmes sur la langue du pays et mille autres petites choses plus ou moins nécessaires. Tristes, désolés, résignés, les deux missionnaires tombèrent à genoux sur le lit desséché de la mer, et ils redirent la prière de Job : "Le Seigneur nous a tout donné, le Seigneur nous a tout ôté, que son saint nom soit béni !"

— Monsieur, reprit le P. Nédelec en se tournant de mon côté, êtes-vous content maintenant ? le naufrage est fait.

— Et qu'advint-il de ces pauvres Pères ?

— Trois jours durant, ils se promènèrent sur la grève et sur la glace qui commençait à prendre au rivage, pour voir si la mer ne vomirait pas quelques unes de ces richesses, pour eux si précieuses, qu'elle avait englouties; ils ne trouvèrent presque rien. Les provisions touchaient à leur fin, il fallait songer à partir. Ils se mirent donc en marche pour Albany, distante de quarante milles environ, ayant chacun un petit paquet sur le dos. Il serait impossible de décrire les souffrances qu'ils eurent à endurer dans la neige et sur les glaces, pendant les quatre jours et les quatre nuits qu'ils furent en route. Le deuxième jour, le P. Déléage, affaibli, malade, succomba sous le poids de sa charge; ayant rencontré un sauvage de Moose, il l'engagea pour porter son paquet une journée. Puis il reprit le bât, chancelant, titubant. Le soir du troisième jour, ils couchèrent à proxi-

mité de la hutte d'un autre sauvage. Ils supplèrent ce brave homme de les accompagner, moyennant finances, jusqu'à Albany; ce qu'il fit, portant le paquet du P. Déléage, et ce qu'il y avait de plus pesant dans celui du P. Pian. Le P. Déléage ne pouvait poser le pied à terre sans éprouver d'atroces douleurs, ses jambes se refusaient à porter la pesanteur de son corps; il se traînait péniblement, s'appuyant des deux mains sur un bâton. De toutes ses fatigues, il contracta une maladie dont il souffrit une partie de l'hiver et dont il ne s'est jamais complètement rétabli. Au moment que nous parlons, l'ancien missionnaire, usé, vieilli avant le temps, s'éteint à l'Hôtel-Dieu d'Ottawa; l'athlète arrive au terme de sa carrière, la couronne brille aux regards de sa foi. *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui.*

— Et quel fut le sort des autres passagers du sloop ?

— Ils arrivèrent à Albany quelque temps après les Pères, fatigués, harassés, mais tous sains et saufs.

— Merci, mon Père, ce récit est beau; ces traverses sont dignes des apôtres du Christ, elles rappellent les épreuves de saint Paul qui fit naufrage trois fois et passa un jour et une nuit au fond de la mer. Dieu nous préserve d'être les héros d'une pareille aventure! Pourtant, nous sommes entre ses mains, comme dit le Roi prophète : *In manibus tuis sortes meæ.*

(A suivre)

SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

Pour couvrir d'ornements divers
Les nefs, les chœurs, les tabernacles,
Les murs, les voûtes, les pinacles,
Du sanctuaire des miracles,

Cherchez à travers l'univers
Les plus brillantes draperies
Et les moires et les soies
Radiantes de pierreries ;

Avec les vases vénitiens
Tout pleins de lis et de pervenches,
Avec les statuettes blanches
Et les chandeliers à sept branches,

Apportez les Rubens anciens,
Les vieux bronzes des basiliques,
Et les plus rares pentéliques
Des Buonarottis catholiques ;

Apportez-nous, à pleine main,
Avec les pourpres byzantines,
Tout l'or des chasses florentines,
Tout l'argent des cryptes latines.

Qu'un Apollodore romain
Forge et cisèle une couronne
Digne, ô glorieuse Patronne,
Du triple éclat qui t'environne !

Que l'artiste dans les vieux ors
Enchasse la flamme profonde
Des plus belles perles de l'onde,
Et les plus beaux saphirs du monde !

Tous ces joyaux, tous ces trésors
Ne relègueront pas dans l'ombre
Ces tristes ex-voto sans nombre
Qui chargent la muraille sombre,

Et le plus humble objet banal
Que chaque miracle y dépose,
Ajoute à l'éclat grandiose
A la splendeur d'apothéose

De l'Ex-voto national.

Mélie Beauchemin

Yamachiche, 20 septembre 1887.

GARE AU LOUP

Nous mettons en garde le public Canadien des différents centres des Etats-Unis contre certains colporteurs de livres intitulés : "La vie de Notre Seigneur" et "La Bible Sainte," qu'ils vendent pour 20c et une \$1.00 le volume. Ce sont des livres défendus par l'Eglise catholique; ils sont imprimés par la "American Bible Society," (Société Protestante) de New-York. Les Livres en question ont une circulaire entre le couvert et la 1ère page, la dernière page de la circulaire est

collée sur la page du titre, ce qui empêche de voir où l'ouvrage infâme est imprimé.

Ces misérables colporteurs devront être chassés à coups de bâton de nos familles canadiennes.

Les journaux Canadiens-français catholiques des Etats-Unis et du Canada sont priés de reproduire cet avis, afin d'empêcher ces colporteurs de mauvais livres de faire de nouvelles dupes parmi nos familles canadiennes.

PINCÉ

Catherine a rapporté du marché un panier de jonc tressé où grouillent des bêtes brunes, avec des reflets d'un bleu foncé comme des armures d'acier bruni.

M. Tom, fidèle à sa déplorable habitude de rôder à toute heure dans la cuisine, en quête de quelque lardon tombé de la pelote où la cuisinière triture la farce relevée d'une pointe d'ail, M. Tom est très intrigué de voir ces drôles d'animaux qu'il n'a encore jamais vus dans sa vie de jeune toutou; cela ne ressemble ni aux mouches, ni aux limaces du jardin, ni aux moineaux du cerisier, pas même aux poissons rouges qui tournent dans le bocal, sur la fenêtre. M. Tom se décide à faire connaissance. Il écarte avec ses grosses pattes maladroites les nénufars, les nymphéas et autres herbes ruisselantes qui couvrent à demi le panier. Patatras! celui-ci se renverse, et M. Tom se met à pousser des cris horribles,



une des bêtes l'a pincé à la patte : M. Tom hurle comme un possédé! Heureusement Catherine va arriver et provoquer une séparation de corps entre l'écrevisse et la patte de Tom, après quoi elle expulsera le gourmand d'un bon coup de balai quelque part.

Si Catherine n'accourait pas, ça ne serait pas rigolo du tout. M. Tom s'enfuirait couvert d'écrevisses, pincé par les pattes, par le nez, par la queue, et ça lui apprendrait à fourrer son museau dans ces endroits inconnus!

Ça, c'est pour les enfants! Aux grandes personnes, je confierai que la mésaventure de Tom m'a fait songer à tous les gens que nous voyons aujourd'hui fourrer la patte dans des paniers d'écrevisses qu'on appelle pouvoir, charges publiques et qui, lorsqu'ils sentent quelque pince aigue déchirer l'épiderme de leur amour-propre, voudraient bien, comme Tom, ne pas être entrés dans cette galère! Et le pire, c'est que Catherine n'est pas toujours là pour ôter l'écrevisse!

MADGE.

Emprunts à l'album de madame G... :

"La mémoire d'un indiscret est sa plus dangereuse ennemie."

"Un mensonge ne trompe bien que celui qui le fait."

USAGES ET COUTUMES

LES DEVOIRS DU PARRAIN

Dès qu'un homme est avisé du choix que des parents ont fait de lui, pour tenir leur enfant sur les fonts baptismaux, il leur adresse ses remerciements "de l'honneur qu'ils lui font." Le parrain doit une visite à sa commère, quelques jours avant la cérémonie. Si elle lui est inconnue, il se fait présenter par le père de leur filleul commun. Dans la matinée du jour du baptême, il lui fait porter des boîtes de dragées, un bouquet rose et blanc, (même si c'est une jeune fille) des gants ou un bibelot (si ce n'est pas une jeune fille.) Il envoie également un présent à la mère et à l'enfant. Il va chercher sa commère en voiture ou à pied et l'amène chez les parents, d'où on part pour l'église. Il laisse le choix des noms à donner aux père et mère, à la marraine.

Les boîtes contenant les dragées sont bleues pour un garçon, roses pour une fille; aussi élégantes et fantaisistes que l'on veut. De ce jour, naissent et sont continuées des relations courtoises entre le parrain et la marraine. Un parrain doit des dragées à toutes les femmes qu'il traite de connaissances.

ANN SEPII.

LES PREMIERS SOINS

LA ROUGEOLE

Symptômes.—Etat général d'anxiété, de fatigue, de courbature, frissons, bouffées de chaleur, mal de tête, picotements dans le nez, éternuements, écoulement par les narines d'un liquide clair, irritant, assez souvent saignements de nez. Yeux rouges, larmoyants, paupières gonflées, toux rauque, pénible, déchirante, fièvre. Ordinairement, au troisième jours, apparition sur tout le corps de petites taches rosées ou d'un rouge vif, ressemblant à des morsures de puces, arrondies, formant des groupes irréguliers.

En attendant le médecin.—Diète, repos au lit, chaleur tempérée, boissons chaudes, légèrement sudorifiques, tisanes émoulliantes, renouvellement de l'air, loochs calmants, lavements.

LE BON CONSEILLER.

CONNAISSANCES UTILES

Quand par accident un mets est trop salé, on peut y remédier en ajoutant une cuillerée de vinaigre avec autant de sucre.

Plusieurs cuisinières ne savent pas que, dans le milieu de l'été, on peut conserver de la viande pour plusieurs jours en la couvrant légèrement avec du son, et la pendre dans un endroit où il y a un bon courant d'air.

Un moyen facile d'ôter les pierres dans les raisins, c'est de répandre de l'eau bouillante sur le raisin et de le laisser tremper dans l'eau cinq à dix minutes. On prend ensuite le raisin et en le pressant avec le doigt et le ponce les graines sortent facilement.

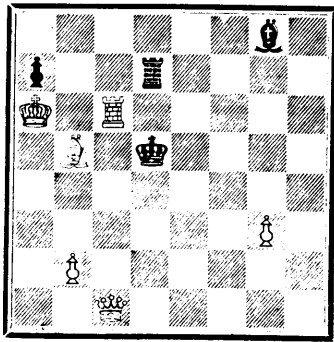
Vous êtes brûlé: faites un mélange d'huile d'olive et de vin, et mettez-en des compresses, très souvent renouvelées que vous recouvrez d'ouate.—Ou bien encore: mettez sur la brûlure des compresses de lait que vous changerez fréquemment.

On devrait donner aux enfants des oignons crus à manger, au moins trois fois la semaine. On voit rarement mourir de diphtérie, de fièvres scarlatines, etc., les enfants qui mangent des oignons.

Comment enlever les taches de fruit.—Placez l'objet sur un vase de manière qu'en vidant de l'eau bouillante sur le côté opposé que se trouvent les taches, l'eau puisse traverser l'article, et en peu de temps les taches auront disparu.

LES ÉCHECS

Composé par M. JEAN KOTRE
NOIRS—4 pièces



BLANCS.—6 pièces
Les Blancs font mat en 3 coups

Solution du problème qui a paru dans le No 174 du MONDE ILLUSTRÉ

Blancs. Noirs
1 C3e FR 1 Ad libitum
2 Mat selon le coup des Noirs.

A LOUER

Deux logements, Nos 117 et 119, rue Drolet. Conditions faciles. S'adresser au bureau du MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel.

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres)

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU CENTRAL: TORONTO, ONT.

Succursale: 242, rue St-Jacques, Montréal

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières. Emploi stable à salaire fixe. Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON Montréal.

J. W. BEALL, Gérant de la succursale.

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publions une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, au envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., New-York.

Les Modes d'Automne

SONT AU COMPLET AU

SYNDICAT CANADIEN

Marcotte, Perrault & Cie.,

RUE SAINTE-CATHERINE, COIN DE LA RUE MHERST

Rien n'a été épargné dans le choix des Modes pour garnitures et chapeaux d'automne

Importation directe des fabricants Parisiens et Américains

MODISTES DE PREMIERE CLASSE POUR LA CONFECTION

NOUVEAUX "SETS" A THE ET



Nouvelles combinaisons de "sets" à diner

VENDUS AUX PRIX COUTANT CHEZ

L. DENEAU,

2023, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10
BATAISSES DES SŒURS) MONTREAL

AUX MODISTES



Chaque modiste achetant la Reine des machines à coudre, directe de

L'agence Levert

1595, rue Sainte-Catherine, aura droit comme prime à \$3 de patrons de modes de la plus haute nouveauté.

On prend des vieilles machines en échange et on vend à des conditions libérales.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons
Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Desinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringonins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRED LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 300.—LOGOGRIPE

Avec mon chef, je suis du travail qui s'opère
Le point initial,
L'acte fondamental.

Mais, sans chef, je deviens l'œuvre dont on es-
Son rajeunissement, [perc
Son rétablissement,

Lorsque le temps, qui fit de l'enfant le grand-
A détruit sa beauté [père.
Ou sa solidité.

No. 301.—ANAGRAMME

Avec les trois groupes de mots ci-dessous
former les noms de trois comtés de la pro-
vince de Québec :

1. IL VA EN PLIER.
2. VENANT ROURE.
3. SAL GENOU.

No 302.—DEVINETTES

1. Qu'est-ce qui se met sur une table, qui se laisse couper et qui ne se mange pas ?
2. Nous sommes deux, et notre union n'opère que division ?

SOLUTIONS :

No 297.—Les mots sont : Abrégé et Barège.
No 297.—Le pronom d'homme est : Théodore, qui peut faire Dorothée. (Nota. Ce problème était susceptible de plusieurs solutions).
No 299.—La lettre E.

ONT DEVINÉ :

Mlle Elumina Naïlean, Eugène Legaré, P. Dumoutreuil, Québec ; Mlle E. Grandmont, David Latreille. H. F. Dumouchel, Montréal ; Sphinx, Beauharnois.

SALON DE MODES

1648, rue Sainte-Catherine, Montréal

AVIS AUX DAMES

Mlle Champagne vient d'importer de New-York ce qu'il y a de plus nouveau en fait de Modes d'automne. Elle invite les Dames et Demoiselles à lui faire une visite ; elles n'auront que l'embarras du choix.

PRIX MODÉRÉS

LA CANADIENNE

Compagnie d'Assurance sur la Vie



Capital social \$20,000
Dépôt au gouvernement 25,000
BUREAU : 1370 E ST-LAMBERT
Bons agents demandés Montréal.

ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,

Depuis près de quinze mois je souffrais de maladie de cœur, indigestion, érysipèle, faiblesse, maux de tête, etc. J'employai en vain tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon et suis complètement guérie.

Votre etc,

Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Léon a maintenant son dépôt Central au No 51, Carré Victoria. Tel 1432.

GRANDE REDUCTION

— POUR —

L'Ouverture des Classes

Toutes nos marchandises pour habillements d'enfants ainsi que 400 paires de couvertes et toutes garnitures de lits seront sacrifiées

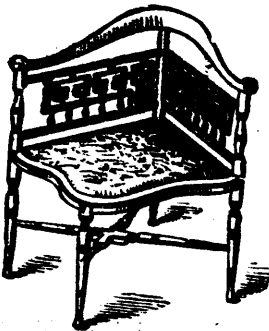
La balance de toutes nos marchandises d'été est vendue sans réserve

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

6622

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."



WM. KING & CIE.

Fabricants de meubles unis et de goût, som-
miers, matelats, etc.,

IMPORTATEURS DE LITS EN FER ET EN CUIVRE

Invitation de visiter nos grandes salles d'exposition

—AU—

NO 652 RUE CRAIG MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 — RUE SAINT-LAURENT — 18

MONTREAL

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

Le 9 OCTOBRE prochain

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

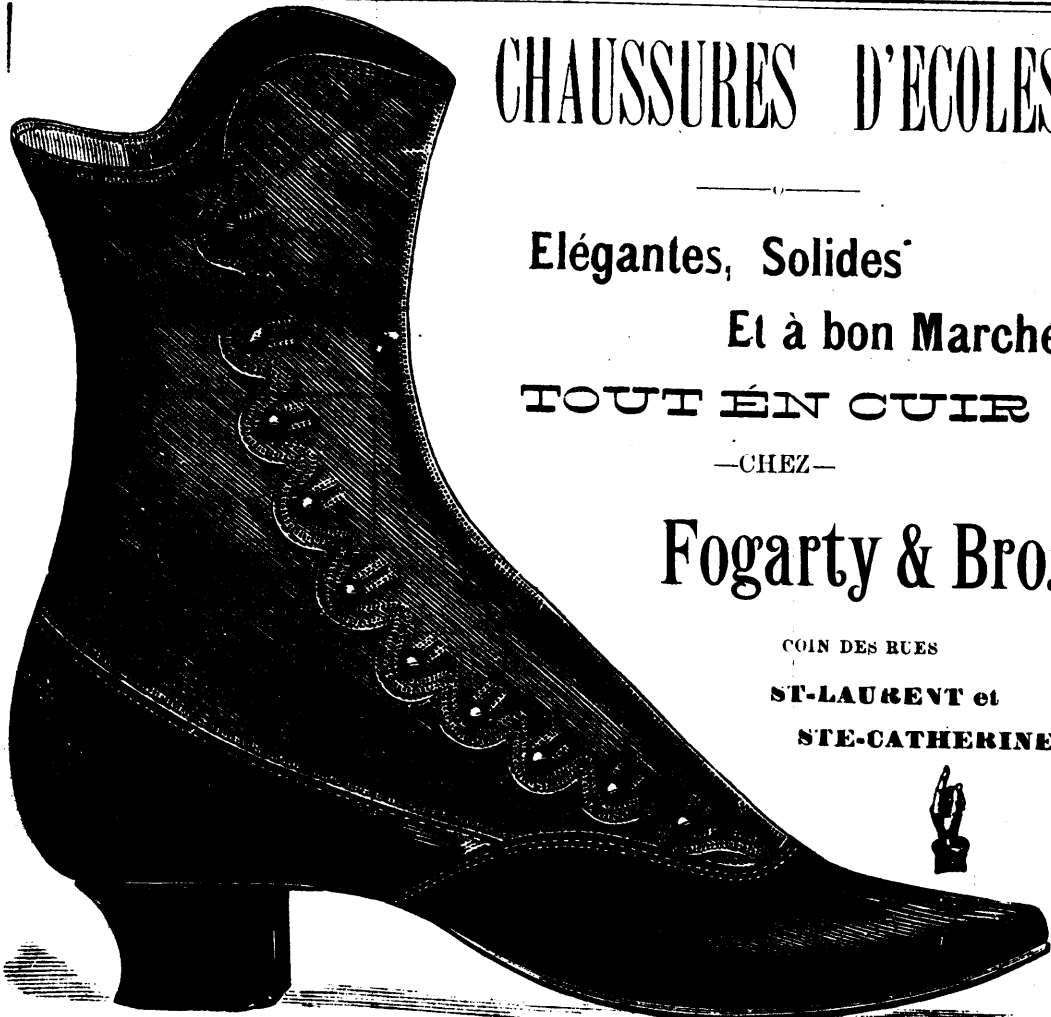
HENRY SMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un
tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon
ouvrage, satisfaction garantie.
Conditions modérées.

Chaussures en Kid = \$1.00



CHAUSSURES D'ECOLES

Elégantes, Solides

Et à bon Marché

TOUT EN CUIR

—CHEZ—

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid = \$1.00

FEUILLETON DU 'MONDE ILLUSTRÉ'

Montréal, 1er octobre 1887

JEAN - JEUDI

TROISIÈME PARTIE — (Suite)

ENVOYÉ du parquet fut introduit, et à cette question : "Que me voulez-vous ?" répondit :

— Monsieur le procureur impérial fait prier monsieur le chef de la sûreté et monsieur le commissaire aux délégations de s'apprêter pour l'accompagner.

— De quoi s'agit-il donc ?

— D'une enquête très pressée... Monsieur le procureur impérial vient de recevoir une dépêche.

— Dans quel quartier, l'enquête ?...

— Hors Paris...

— Où donc ?

— A Bagnolet.

Les deux magistrats se regardèrent en répétant :

— A Bagnolet !

— S'agirait-il de l'affaire qui nous préoccupe ? répéta le chef de la sûreté.

— Tout est possible... Hâtons-nous...

Et il se rendit au parquet.

— Messieurs, leur dit le procureur impérial, le commissaire de police de Bagnolet m'avise, par dépêche, que des ouvriers, en déblayant une carrière pour construire des contreforts de maçonnerie afin d'éviter des éboulements, viennent de découvrir le cadavre d'un homme assassiné... On nous attend.

— L'identité de l'homme est-elle reconnue ? demanda le chef de la sûreté.

— Je n'en sais rien, les détails manquent ; mais les voitures sont en bas... Partons.

LVI

En arrivant à Bagnolet, le procureur impérial et ses compagnons se rendirent immédiatement au bureau du commissaire de police.

Ce dernier attendait les magistrats avec impatience.

— Avez-vous procédé à une enquête ? lui demanda le procureur impérial.

— Je me suis borné à un simple procès-verbal relatant la découverte du cadavre.

— L'identité de la victime est-elle reconnue ?

— Non, monsieur. Je n'ai point fait fouiller les vêtements qui sont dans un état déplorable par suite de la décomposition du corps. Le médecin de Bagnolet a constaté que la mort remontait à une huitaine de jours et que l'homme a été assassiné... Le couteau est encore dans la blessure.

— Où se trouve le cadavre ?

— A l'endroit où il a été découvert, et sous la garde des gendarmes.

— Veuillez nous y mener et faites mander le médecin qui a procédé aux premières constatations.

On se mit en route sous la conduite du commissaire.

Chemin faisant le procureur impérial dit au chef de la sûreté :

— C'est aux environs de Bagnolet, n'est-ce pas, qu'à eu lieu, l'incendie qui se mêle à l'affaire du fiacre numéro 13, d'après les renseignements don-

nés par l'agent dont la disparition n'est point encore éclaircie ?...

— Oui, monsieur, c'est sur le plateau même des Carrières...

— L'homme assassiné ne serait-il pas une victime des incendiaires ?

— C'est possible... J'aurai l'honneur cependant de vous faire remarquer que la mort de l'homme ne remontant qu'à huit jours, selon le médecin, l'incendie est antérieur de plus d'une semaine...

— C'est juste...

On gravit un chemin très escarpé et l'on se trouva en face de l'entrée d'une carrière.

Les gendarmes de la localité maintenaient à distance les curieux.

Le médecin venait de rejoindre les magistrats.

— Monsieur le procureur impérial, dit le commissaire, je vais prier les carriers qui ont trouvé le corps de nous accompagner...

— Faites...

Le contremaître Simon, et Grandchamp, que nous connaissons déjà, arrivèrent avec des lan-

une besogne difficile et répugnante... Je la ferai moi-même au besoin...

Simon s'avança.

— Je m'en charge, dit-il, le pauvre diable sent bigrement mauvais, mais j'ai le cœur solide...

Déjà le contremaître se pencha sur le cadavre en putréfaction.

Le procureur impérial l'arrêta par ces mots :

— Attendez un peu, mon ami... Où se trouve l'arme qui a tué cet homme ?

— Voyez monsieur... répondit le commissaire.

Et il désigna le manche d'un couteau dont la lame tout entière disparaissait entre les épaules.

— Retirez cette arme...

Simon obéit.

Il alla laver le couteau dans une petite mare provenant des suintements souterrains, puis il l'apporta au chef de la sûreté.

— Fouillez maintenant... reprit le procureur impérial.

Le contremaître commença l'exploration des poches de côté de la redingote.

— Oh ! oh ! fit-il tout à coup.

— Vous trouvez quelque chose ?...

— Oui, pas mal de choses. Les profondes sont doublées de cuir... Il y a des papiers, beaucoup de papiers, et un petit livre. Tout est sec et bien conservé.

En disant ce qui précède, il exhibait les objets qu'il venait de nommer.

Le chef de la sûreté les prit, les examina, et poussa une sourde exclamation...

— Qu'avez-vous ? lui demanda le procureur impérial.

— Je sais quel était ce malheureux, répondit-il. Il est tombé victime du devoir professionnel. Il appartenait à la préfecture et se nommait Plantade... C'est lui que depuis une semaine nous cherchons en vain...

— Vous en avez la certitude ?

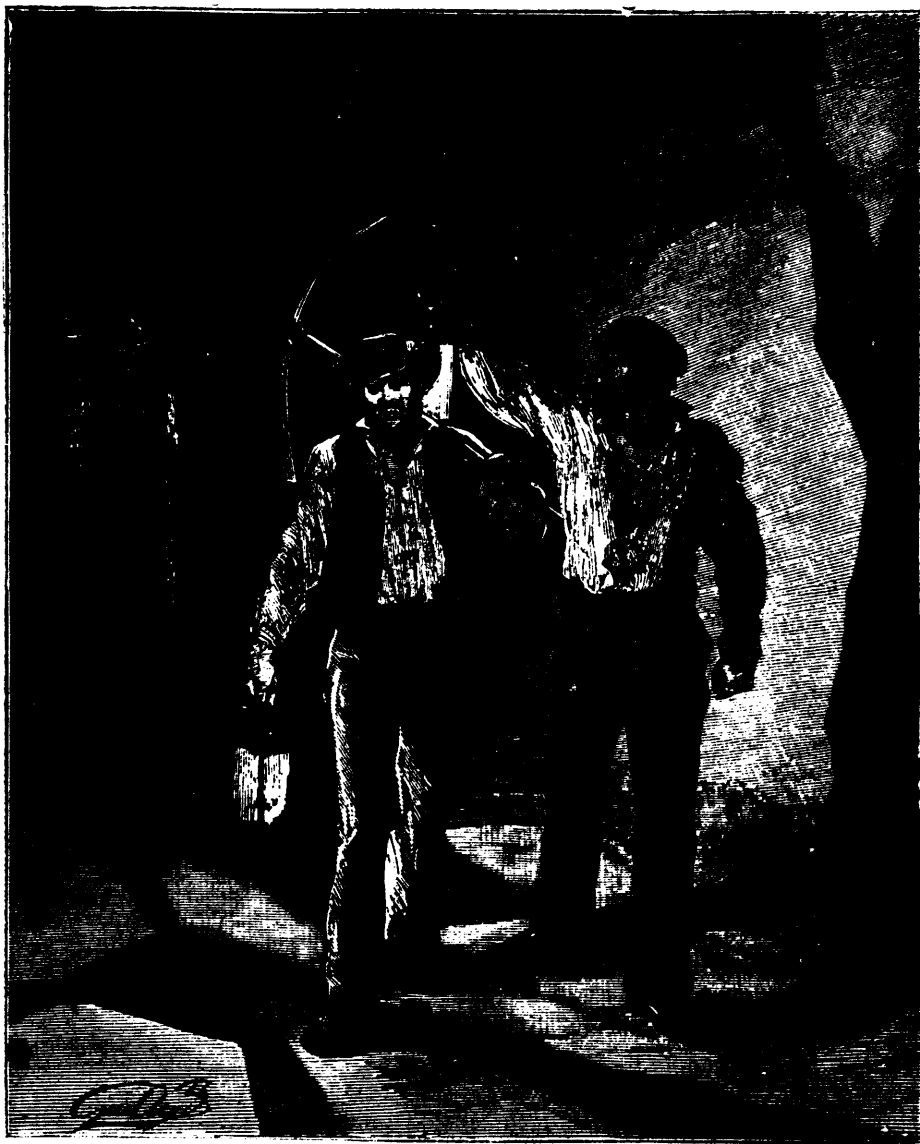
— Oui, monsieur... Voici sa commission, sa carte d'inspecteur et le carnet sur lequel il prenait ses notes... Une erreur est impossible...

— Quel peut être son assassin ?

— Son assassin ?... s'écria le chef de la sûreté en continuant à feuilleter le carnet. C'est l'homme dont il suivait la piste et découvrait les crimes ! C'est le misérable qu'il nous désigne lui-même aussi clairement que si sa voix sortait de la tombe pour l'accuser !... Ecoutez...

Et il lut tout haut :

BAGNOLET.—AFFAIRE DU FIACRE n° 13.



Ils s'engagèrent en tête du cortège dans les profondeurs souterraines.—(Page 191, col 2)

ternes et s'engagèrent en tête du cortège dans les profondeurs souterraines où nous avons vu Théfer chercher sa route au milieu des ténèbres huit jours auparavant.

Bientôt la lumière du jour apparut dans le lointain et au bout de quelques minutes on atteignit la carrière à ciel ouvert où se trouvait un cadavre étendu sur le sol.

Le corps était broyé.

Le visage noirci et tuméfié n'offrait plus l'apparence d'un masque humain.

Les vêtements disparaissaient sous une couche de boue glaiseuse.

Le chef de la sûreté se pencha sur ces informes débris.

— Impossible de reconnaître les traits de cet infortuné... murmura-t-il. Peut-être les poches renferment-elles quelque objet de nature à nous renseigner... Il faut fouiller les vêtements. C'est

" 1o Vu M. Sorvan. Renseignements donnés par le soi-disant Prosper Gaucher se prétendant chimiste et devenu locataire de la maison du plateau de la Capsulerie quarante-huit heures avant l'incendie. Ce Prosper Gaucher, remarquable par un tic nerveux de la partie gauche du visage, tic semblable à celui de Théfer, l'ex-inspecteur de la sûreté. Etudier et filer Théfer dont la conduite est prodigieusement suspecte.

" 2o Domestiques de Prosper Gaucher : Présûmés Dubief et Terremonde, faux monnayeurs évadés de la maison centrale de Clairvaux et voleurs du fiacre numéro 13. Ne pas oublier que Théfer avait mission d'arrêter ces hommes qui lui ont, d'après son dire, glissé entre les doigts d'une façon non moins suspecte que tout le reste.

" 3o Trouvé dans un champ, près de la maison incendiée, une pièce de cent sous faussée à l'effigie de Louis-Philippe et au millésime de 1844 ;

preuve concluente, selon moi, de la présence de Dubief et de Terremonde sur le lieu du crime.

—40 Deux inconnus de bonne apparence et d'allures non compromettantes cherchent à Bagnolet la trace d'une jeune femme enlevée dans le fiacre n° 13, deux heures environs avant l'incendie. Ils croient à un crime. Chercher ces inconnus.

—50 La jeune fille trouvée mourante dans une carrière de Bagnolet, le lendemain de l'incendie, a été conduite à l'hôpital Saint-Antoine.

—Elle avait dans sa poche un bulletin du fiacre numéro 13.

C'était tout. Les témoins de la scène que nous racontons avaient écouté la lecture de ces notes révélatrices avec un recueillement plein d'angoisses. Tous se sentaient le cœur serré.

Le chef de la sûreté poursuivit :

—Vous le voyez, monsieur le procureur impérial, le pauvre Plantade avait trouvé la trace des auteurs du double crime de Bagnolet... On l'a tué pour le contraindre au silence!! Le meurtrier, l'homme au tic, Prosper Gaucher, c'est Théfer! S'il a laissé échapper Dubief et Terremonde, c'est qu'il avait besoin de ces deux bandits! Sur mon honneur, je n'ai pas un doute... J'affirme qu'il a tué Plantade!!

—Il faut faire arrêter cet homme... dit le procureur impérial.

—Je le soupçonnais déjà, répliqua le chef de la sûreté, il est l'objet d'une surveillance spéciale... Il ne peut nous échapper... Je vous demande, monsieur, de n'agir contre lui que lorsque sans le savoir il nous aura livrés les complices pour le comte desquels il travaille...

—Soit... Vous prendrez des mesures pour l'enlèvement du cadavre...

—Dès notre retour à Paris, j'enverrai un fourgon.

—Dressons le procès-verbal...

Laissons les magistrats s'acquitter de leur mission et prions nos lecteurs de nous accompagner à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, où le duc Georges était de retour.

Ses nombreux serviteurs l'avaient trouvé changé et vieilli, mais la fatigue d'un long voyage expliquait ses yeux cavés et l'amaigrissement de son visage flétri et ridé.

—Mon père est imprudent... pensait Henry. A son âge il devrait se ménager!

Le premier jour, M. de la Tour-Vaudieu ne quitta point son hôtel et sortit guère de son cabinet, fort absorbé, du moins en apparence, par le dépouillement de la correspondance énorme entassée sur son bureau.

Le lendemain, il pensa que le bruit de son arrivée s'étant certainement répandu, il devait se montrer un peu.

En conséquence, il fit quelques visites.

Naturellement on le questionna au sujet de son voyage.

Il s'était tracé une ligne de conduite et répondit d'une manière qui confirma dans l'esprit de ses amis la persuasion qu'une mission secrète, d'une grande importance diplomatique, avait motivé son absence.

Théfer ne donnait point signe de vie.

Le sénateur en était heureux.

—Point de nouvelles, bonnes nouvelles... se disait-il. Tout va bien!...

Le troisième jour, un peu avant l'heure du déjeuner, le valet de chambre lui remit une lettre dont l'écriture le fit tressaillir.

Il reconnaissait les pattes de mouche de Claudia.

D'une main fiévreuse il déchira l'enveloppe. Le billet contenait les lignes suivantes :

Mon cher duc,
Je sais votre retour.
J'espérais votre première visite, je puis même avouer que j'y comptais, mais je vois que vous m'oubliez, et je n'aime pas que l'on m'oublie.
Il faut que d'ici à quatre jours le mariage projeté soit rompu et que le mariage promis soit conclu. IL LE FAUT.
Souvenez-vous!

Votre amie,

CLAUDIA.

LVII

La chaîne impossible à rompre fais: it de nouveau sentir son poids.

—Ah! murmura le duc avec une sourde rage, que n'ai-je pu briser cette femme comme j'ai brisé les autres obstacles!... Il faut lui obéir! Que je la haïs!

Il alluma une bougie et réduisit la lettre en cendres.

On vint lui annoncer que le déjeuner était servi et il descendit à la salle à manger où Henry l'attendait.

Le sénateur, forcé de courber la tête sous la volonté tyrannique de son ancienne complice, était résolu à en finir le plus tôt possible.

En conséquence il se disposait à battre en brèche l'amour de son fils adoptif pour Mlle Isabeau de Lilliers, mais il ne se dissimulait point que le résultat serait malaisé à obtenir et l'entrée en matière lui semblait difficile.

Henry se chargea de la lui fournir...

—Mon père, dit-il, je crois savoir que vous avez fait hier, plusieurs visites...

—En effet...

—Me permettez-vous de vous demander si vous avez vu le comte de Lilliers?

—Non, je ne l'ai pas vu.

—Je le regrette beaucoup... Le comte vous sachant de retour, peut et doit trouver, un tel oubli blessant.

—Ce n'est point un oubli... répliqua le sénateur, ou du moins cet oubli est volontaire.

Le jeune avocat regarda son père avec surprise. Que signifiaient les paroles qu'il venait d'entendre?...

—Je vous comprends mal!... murmura-t-il, Quoi! de propos délibéré, vous risquez de froisser le comte dont je vais épouser la fille...

—Ce mariage n'est pas encore fait.

—Sans doute, mais il ne tardera guère.

—Qui sait?

La surprise de Henry se changeait en stupeur.

—Doutez-vous donc que ces projets depuis si longtemps arrêtés puissent s'accomplir? s'écria-t-il.

—Les projets dont tu parles n'ont jamais eu ma complète approbation...

—Mon père, que dites-vous?

—La vérité...

—Il me semble que je rêve!

—Tu ne rêves pas le moins du monde... Je n'ai point manifesté d'opposition, j'en conviens, parce je pousse ma tendresse pour toi jusqu'à la faiblesse, mais il est certain que j'ai éprouvé une contrariété vive en te voyant t'éprendre de Mlle Isabeau de Lilliers...

—N'est-elle pas charmante?

—La beauté du diable, voilà tout...

—Son père est votre ami...

—Mon ami... mon ami... Enfin, soit, admettons qu'il est mon ami, mais il y a beaucoup de degrés dans l'amitié... Celle dont le comte et moi faisons profession l'un pour l'autre est assurément des moins solides... Nous as-tu jamais vu d'accord?

—Mais sans doute, sauf dans les questions politiques, et cela n'a pas d'importance...

—Pas d'importance! répéta le duc d'un air scandalisé. L'importance de ces questions est capitale au contraire! Certes le comte est un bon gentilhomme, un homme loyal, mais il possède le jugement le plus faux et la tête la plus mal organisée que je sache! C'est un esprit révolutionnaire.

—Vous voulez dire libérale.

—L'un vaut l'autre!... Il se fait gloire d'appartenir à l'opposition, donc il est l'ennemi du gouvernement dont je suis l'un des fermes soutiens. J'ai réfléchi pendant mon voyage et j'ai compris qu'une alliance était impossible entre deux familles dont les chefs, un jour d'émeute, peuvent se trouver face à face dans des camps opposés...

Henry n'interrompait point, mais il était très pâle et le frémissement de ses lèvres décelait son agitation intérieure.

—Mon père, demanda-t-il d'une voix brève et saccadée, la conclusion de tout cela est-elle que vous retirez votre consentement à mon union avec Isabeau?...

—Ce consentement je ne l'ai jamais donné... Si je l'avais déjà donné, je le retirerais...

—C'est une insulte que vous faites au comte!

—S'il s'en trouve offensé, il m'en demandera raison...

—Une insulte à sa fille!...

—Ceci n'est pas sérieux... Mlle de Lilliers est en dehors du débat...

—Mais je l'aime... s'écria le jeune homme avec exaltation... Je l'aime!

Le sénateur haussa les épaules et répliqua :

—Vous êtes presque un enfant encore et l'amour à votre âge ne saurait avoir jeté dans un cœur de profondes racines... Vous oublierez...

—Jamais, mon père!...

—Vous oublierez parce qu'il le faut!... Vous oublierez parce que je le veux!

—Vous n'avez pas le droit de m'imposer une volonté injuste et cruelle.

—Injuste et cruelle! répéta le vieillard.

—Oui, mon père...

M. de la Tour-Vaudieu fronça le sourcil. Son visage prit une expression sévère.

—Souvenez-vous, Henry, dit-il avec hauteur, de ce que vous auriez été sans moi et de ce que vous êtes grâce à moi! Je vous ai pris à l'hospice des Enfants-Trouvés pour vous donner un grand nom, une fortune princière. J'ai fait de vous mon fils et j'ai sur vous l'autorité d'un père. Par l'adoption mes ancêtres sont devenus les vôtres, vous êtes responsable de leur honneur sans tache depuis des siècles, et c'est non seulement mon droit strict, mais mon devoir d'empêcher que cet honneur ne soit souillé par vous!

—Je suis reconnaissant de vos bienfaits, Dieu le sait! balbutia le jeune homme. Mais comment admettre que je souille le nom de vos aïeux en m'alliant à la fille d'un gentilhomme, d'un honnête homme, à qui ses adversaires politiques eux-mêmes accordent leur estime?

—Je ne discute pas... fit le sénateur d'un ton impérieux, je commande!

—Ainsi, parce que les opinions du comte de Lilliers ne sont point les vôtres, il faut briser mon cœur... étouffer mes aspirations... renoncer au beau rêve qui me rendait heureux?

—Il le faut, puisque c'est ma volonté...

—Je le répète, mon père, vous êtes cruel, vous êtes sans pitié... Mais vous l'avez dit, je vous dois tout et je ne serai point ingrat... J'accepte le sacrifice, quelle qu'en soit l'amertume... C'est payer bien cher le nom et la fortune que je tiens de vous, mais je ne marchande pas, j'obéis...

M. de la Tour-Vaudieu respira.

Il espérait à peine triompher si facilement des résistances de son fils adoptif.

—Te voilà tel que tu dois être et tel que j'aime à te voir... dit-il d'un ton affectueux. Je te suis gré d'une soumission sur laquelle je comptais. Je ne tarderai guère à t'en récompenser... Garde-toi de croire, d'ailleurs, que je te condamne au célibat... J'attends au contraire avec impatience un héritier de notre nom. Je songe à ton mariage et je t'ai trouvé une femme...

Henry devint très pâle.

—Une femme! répéta-t-il d'une voix altérée, une femme, à moi!

—Oui, mon cher enfant, une jeune fille adorable.

—Mon père, je ne me marierai jamais...

—Quand tu sauras de qui je parle, tu changeras d'avis...

—Je ne veux pas le savoir! je ne veux pas connaître cette jeune fille...

—Tu la connais déjà...

—Moi?

—Tu la connais beaucoup, et tu te montres, paraît-il, fort empressé et même galant avec elle...

Henry ne pouvait deviner qu'il fût question d'Olivia.

—C'est une énigme... murmura-t-il.

—Enigme dont le mot est facile à deviner... répondit le duc avec un embarras que, malgré tout son empire sur lui-même, il dissimulait mal. Evoque tes souvenirs les plus proches... Souviens-toi d'une blonde enfant, mignonne, distinguée, exquise, et d'une mère charmante encore, veuve d'un gentleman que j'estimais fort... Ceci doit te mettre sur la voie.

—Non, mon père... Je ne comprends pas du tout... Quelle est cette veuve? Quelle est cette jeune fille?

—Alors, cela manque de sérieux! Il y a quatre jours à peine, tu passais la soirée rue de Berlin.

(A suivre)

FEUI

P

M

Chac
l'ordre
du soir
à ce re
animés
de cou
gés et

—Ca

jusqu'à

nous n

travail

même

avec t

compa

grand

De qu

donc?

—V

lez le s

deman

ber.

—O

oui... s

les ban

les dis

prises

chef e

viveme

riosité.

—E

tenez-v

prit e

répliqu

taine

si vous

vez pa

vous

dema

pins...

Ab

le cal

bord d

et ses

nistres

vons

que ne

le cou

Royal

parole

épouv

toire

page

Par

le bat

peu p

pont

L'in

à terr

des e

feu d

du Lo

Cé

huit

belle

aquili

vague

nelles

Sor

couve

riches

No

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 1er octobre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

I

DENDANT la soirée du 29 au 30 mai 1770, entre onze heures et minuit, un foule compacte encombrait les abords de la place Louis XV, menaçant à chaque minute de déborder sur cette place et de la couvrir tout entière, comme une marée humaine, malgré les efforts combinés de nombreux piquets, des gardes-suisse et des gardes-françaises qu'on voyait mettre en œuvre tous les moyens, depuis les supplications jusqu'aux coups de crosse de fusil, pour contenir et faire reculer le flot toujours montant des envahisseurs.

L'affluence et l'obstination de ces curieux étaient justifiées d'ailleurs par l'étrangeté des apprêts auxquels d'innombrables travailleurs se livraient dans le large espace, déblayé tout nouvellement, que la force armée, fidèle à sa consigne, maintenait libre avec énergie.

Le spectacle nocturne, entrevu par les Parisiens entassés sur tous les points, offrait aux regards quelque chose de quasi fantastique, dont il était difficile de se rendre compte tout d'abord.

Les clartés des torches, tantôt vives, tantôt tremblantes, selon que la brise de la Seine soufflait avec plus ou moins de vivacité, éclairaient

d'immenses échafaudages, affectant des formes bizarres.

Les feux des torches se croisaient et décrivait des zigzags imprévus, pareils à ces étincelles qui courent sur la cendre noircie d'un papier mal éteint. Parfois leurs flammes disparaissaient tout à coup pour reparaître une minute après, au sommet des échafaudages, au faite des pyramides ou sur le couronnement des temples.

Les voix aigres de la scie, le bruit strident et cadencé des marteaux, se faisaient entendre sans relâche et formaient un ensemble tapageur que l'oreille la plus paresseuse aurait saisi facilement depuis les collines de Chaillot ou depuis ces hauteurs que couronne aujourd'hui l'Arc de triomphe de l'Étoile.

Nous devons à nos lecteurs une explication, et pour la donner, nous allons pénétrer en leur compagnie dans l'espace interdit au public.

Toutes ces escouades d'ouvriers et de porteurs de torches se hâtaient, avec une agitation fiévreuse, de mettre la dernière main aux énormes préparatifs du feu d'artifice promis par la ville

de Paris, à l'occasion du mariage de monsieur le Dauphin (depuis Louis XVI) avec Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, feu d'artifice qui devait être tiré le lendemain, 30 mai 1770.

Des fêtes magnifiques venaient d'avoir lieu à Versailles pendant toute la seconde quinzaine d'avril; ces fêtes, disent les chroniques du temps, avaient offert une magie continuelle, un spectacle sans précédents, où les parures somptueuses et changeantes, l'éclat des diamants et des pierres précieuses, la richesse des équipages, les illuminations aux mille couleurs, les feux d'artifices renouvelés chaque soir, s'étaient disputé l'admiration d'une foule immense, accourue de toutes les provinces pour jouir de ces solennités royales.

Quatre millions de lampions semés dans les jardins et dans le parc, comme les étoiles sur le ciel d'une belle nuit, avaient ébloui le public; trente mille fusées, à un écu la pièce, réunies en un seul bouquet dont la durée n'excéda pas deux minutes, avaient achevé son enivrement.

La ville de Paris n'avait pas voulu se montrer moins magnifique que sa rivale, et elle prétendait, par son feu d'artifice du lendemain, atteindre et dépasser le niveau de toutes ces somptuosités.

Jamais, en effet, depuis l'invention de la poudre, les merveilles de la pyrotechnie n'avaient

avec rapidité. Arrivé presque en face de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'hôtel du ministre des affaires étrangères, ce bateau quitta le milieu de la Seine et prit la direction de la rive gauche où il aborda au bout d'une ou deux minutes.

On entendit un bruit de chaînes; un homme s'élança sur la berge et amarra solidement l'esquif à un pieu destiné à cet usage, puis, cette besogne faite, il dit d'une voix étouffée à dessein :

—Maintenant, monsieur, vous pouvez descendre...

Un personnage assis à l'arrière de l'embarcation, et que les ténèbres rendaient invisible, se leva aussitôt et mit pied à terre.

—Tu es sûr que c'est bien ici qu'il faut descendre? demanda ce personnage.

—Oui, monsieur, parfaitement sûr, répondit le premier interlocuteur, et la preuve, c'est que voilà le poteau où Sauvageon attache son bachot, il n'y a pas à se tromper à ça, voyez-vous...

—Où se trouve le cabaret de Sauvageon?

—Oh! pas loin d'ici... à cinquante pas de nous, tout au plus. En regardant bien, là, à main droite vous pouvez voir un peu de lumière qui filtre à travers les fentes de la porte et des volets.

—Oui... oui... je vois...



Huber reprit l'interrogatoire, se contentant de prononcer un nom pour obtenir un chiffre.—(Page 2, col. 3).

offert des proportions si grandioses. Des chefs-d'œuvre de décor et d'architecture, dignes de faire l'admiration des siècles à venir, venaient d'improviser pour briller une heure, disparaître et s'anéantir à jamais.

Les bons bourgeois de Paris ne se dissimulaient pas que tout cela leur coûterait très cher, et, sans doute en raison de cette certitude, ils venaient assister dès la veille aux préparatifs, et prendre du plaisir pour leur argent.

La nuit était singulièrement sombre. De grands nuages, courant sur la surface du ciel, ne permettaient point aux clartés de la lune d'arriver jusqu'à la terre.

La Seine, dont les eaux calmes devaient refléter de si ardentes lueurs le lendemain, coulait, noire comme un fleuve d'encre, entre ses rives presque partout gazonnées, et que des quais de pierre de taille n'enfermaient pas encore.

Un observateur, penché vers la rivière, aurait pu voir cependant une petite lueur courir sur les eaux.

Cette lueur était celle d'une lanterne, attachée à la pointe d'un bateau plat, pareil à ceux dont se servent les pêcheurs et descendant le courant

berge dangereuse, sillonné de crevasses et d'exca-

vements. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta et prêta l'oreille. Le bruit d'une marche lourde attira son attention. A coup sûr quelqu'un se dirigeait de son côté.

Il resta immobile et il attendit. Le bruit des souliers pesants se faisait entendre de plus en plus distinctement.

L'homme du bateau prit le parti d'avertir de sa présence le nouveau venu qui déjà le touchait presque.

—Qui êtes-vous et que cherchez-vous? demanda-t-il tout à coup.

—Qui êtes-vous vous-même, et que venez-vous faire ici?... répondit une voix enrouée, une de ces voix rauques et traînantes, particulières aux gosiers ravagés par l'usage ou plutôt par l'abus des alcools.

Un court silence suivit le choc de la double interrogation que nous venons de reproduire, puis l'homme du bateau murmura cette phrase, ou plutôt ce membre de phrase, qui sans doute constituait la première partie d'un mot de passe compliqué :

—Si, toutefois et quantes, monsieur, vous allez jusque-là, repartit le conducteur du bateau, m'effiez-vous... il y a, tout le long de la berge, des trous dans le gazon qui ne sont pas commodes du tout. On met le pied dedans, on tombe, on roule à la Seine, et, comme il fait nuit noire, on se noie...

—Je n'irai probablement pas jusqu'au cabaret, répondit à ces recommandations prudentes le personnage invisible.

Et il s'engagea, sans hésiter, sur la

—Je viens du Nord...

—Et j'arrive à Versailles... continua le nouveau venu.

—Je suis de noce... reprit le premier interlocuteur.

—Et je vais au feu... acheva la voix rauque. Nous sommes en règle. Vous êtes bien celui que j'attends...

—Et vous celui que je cherche...

—En personne naturelle et véritable pour vous servir si la chose est possible... Onze heures et demie viennent de sonner aux Invalides... J'étais tout debout sur le pas de la porte de Sauvageon, j'ai vu le fallot du bateau mettre le cap sur l'embarcadère... Je me suis dit : Voilà mon particulier qui vient... Ne le faisons pas attendre... En avant, marche!... et me voilà... donc, présent, et tout à fait à vos ordres, moyennant, bien entendu, qu'il y aura bénéfice honnête... Entrons-nous au cabaret?...

—Non.

—Tant pis... parce que, voyez-vous, en buvant on cause mieux... Mais enfin la chose vous regarde... Vous voulez rester ici, restons-y, et apprenez-moi de quoi il retourne...

II

—Oui, répéta l'homme à la voix rauque, apprenez-moi de quoi il retourne...

—Ne le savez-vous pas déjà?... lui demanda son interlocuteur...

—Je ne sais que ce qu'on m'a dit, et c'est fort peu de chose...

—Que vous a-t-on dit?

—Que beaucoup de seigneurs de la Cour, et des plus huppés avaient usé vainement de leur influence sur le roi pour empêcher le mariage du Dauphin avec l'Autrichienne Marie-Antoinette... que ces seigneurs, furieux de leur déconvenue, voulaient se venger par quelque moyen hardi, et protester du moins d'une façon terrible contre une alliance qui portera malheur au royaume.

—C'est la vérité... murmura le personnage mystérieux, et celui qui vous a parlé ainsi était bien instruit... Qu'a-t-il ajouté?

—Rien... répliqua l'homme à la voix rauque, il m'a seulement dit de me trouver ce soir au cabaret de Sauvageon avec une dizaine de mes gens, qu'un seigneur viendrait m'y chercher et me proposerait une affaire dans laquelle il y aurait beaucoup à gagner... J'ai demandé comment je reconnaîtrais ce seigneur... il me fut répondu qu'il arriverait entre onze heures et demie et minuit, dans un bateau qui aurait une lanterne attachée à sa pointe, et qu'il m'aborderait en disant : *Je viens du Nord*, ce à quoi je répliquerais : *Et j'arrive à Versailles*, enfin il m'apprit le mot d'ordre au grand complet... Vous êtes venu et nous avons échangé le mot, il ne vous reste plus qu'à me mettre au courant de ce que vous souhaitez de moi, et j'attends vos communications... soyez tranquille, d'ailleurs, si vous êtes raisonnable, je le serai pareillement et nous nous entendrons sans peine...

—Vous vous nommez Huber, n'est-ce pas? reprit le personnage mystérieux.

—Oui, je me nomme Huber, répondit l'homme à la voix rauque avec une sorte de farouche orgueil. Oh! vous pouvez parler de moi à M. de Sartines, il me connaît bien, allez! et ses agents aussi me connaissent!... Ils ont tout fait pour m'avoir... Ils portent de mes marques!... et il ne m'ont pas eu cependant!... et ils ne m'auront jamais!... celui qui mettra la main sur Huber n'est pas encore au monde, je vous en réponds, sans vanité.

—Je vois que vous êtes un intrépide.

—Je m'en pique! j'ai fait mes preuves, rien ne m'effraye et il y a deux choses qui m'attirent : l'argent et le danger.

—Je vois que vous êtes l'homme qu'il me faut.

—C'est fort probable, mais pour s'entendre, il faut s'expliquer... Expliquez-vous.

—Je vais le faire... Combien de braves gens avez-vous en ce moment dans le cabaret de Sauvageon?

—Une dizaine.

—Et vous répondez d'eux?

—Autant que de moi-même. Ce sont des bons! ce sont des solides! une vraie crème, quoi! mes

lieutenants, enfin, car nous sommes organisés comme un régiment. Chacun commande une petite bande, et moi je suis le maître à tous... ces bons garçons m'obéissent au doigt et à l'œil... Ah! dame! c'est naturel, ils se sentent bien commandés et ça leur donne confiance...

—Vous et vos lieutenants, quel nombre de gaillards déterminés pouvez-vous réunir d'ici à la soirée de demain?

—De deux cents soixante-quinze à trois cents.

—Bien! Placez vos hommes, de bonne heure, par petits groupes de trois ou quatre, armés de couteaux et de pistolets, sur tous les points de la place Louis XV... donnez-leur la consigne de ne pas bouger jusqu'au moment où le désordre éclatera comme un coup de foudre... qu'ils se précipitent alors au plus épais de la foule effarée... qu'ils dominent par leurs cris sauvages les cris de terreur et de désespoir... qu'ils frappent, qu'ils violentent, qu'ils pillent, et surtout qu'ils tuent! En échange de cette curée immense à laquelle nous les convions, qu'ils nous donnent des monceaux de cadavres!... Nous voulons que le deuil et les pleurs de Paris servent d'épithalame aux noces de l'Autrichienne!...

Nous voulons que la date du 30 mai 1770 mette une tache de sang ineffaçable sur la couche nuptiale du roi futur!... Nous voulons enfin que le peuple décimé maudisse à tout jamais celui qui s'appellera Louis XVI...

—Ah! sacrebleu! murmura le bandit auquel s'adressait l'homme mystérieux, voilà de la belle et bonne haine, ou je ne m'y connais pas! mais ceci n'est point de mon affaire... moi, je me moque de la politique, l'essentiel est que vous soyez obéis... et vous le serez ponctuellement.

—J'y compte! répliqua le mystérieux personnage, je viens de me laisser entraîner par l'impétuosité des sentiments qui m'animent... C'est un tort, j'ai dit ce que je devais taire, vous avez entendu ce que vous ne deviez point entendre. Soyez discret! et votre silence sera payé!...

—Je serai muet comme la tombe! dormez en paix et ne craignez rien.

—Que pas un de vos hommes ne soupçonne les motifs véritables de ce qui se passera demain soir.

—Ah! monsieur, interrompit fièrement Huber quelle pauvre idée vous faites-vous de moi! Jamais au grand jamais, je ne rends de compte à mes lapins!... la bonne aubaine du pillage est pour eux chose très suffisante, et un prétexte tout naturel, ils n'ont pas besoin d'en savoir plus long.

—C'est bien. Dites-leur en outre d'obéir, comme à vous-même, à quiconque prononcera devant eux le mot d'ordre : *Je viens du Nord et j'arrive à Versailles*.

—La consigne sera donnée, et mes lapins connaissent la subordination, je m'en pique... c'est moi qui les ai formés, ils feront tout ce qu'on voudra, j'en réponds. Avez-vous d'autres recommandations à me faire?

—Non.

—Alors, suffit... ce qui est convenu est convenu... Au plaisir de vous revoir, monseigneur, et toujours, comme bien vous pensez, tout à votre service...

Huber, pirouettant lourdement sur ses talons ferrés, reprit le chemin du cabaret de Sauvageon, et le mystérieux personnage se dirigea vers le bateau qui l'avait amené, et dont le fanal brillait à travers les ténèbres comme une luciole dans une touffe d'herbe.

Il escalada le plat-bord et reprit sa place à l'arrière.

—Où faut-il vous conduire présentement, monsieur, s'il vous plaît? demanda le rameur en détachant la chaîne et en saisissant ses avirons.

—Où tu m'as pris... répondit l'inconnu.

III

Le cabaret de Sauvageon était une bicoque de l'aspect le plus misérable, construite sur la berge avec des planches pourries provenant, pour la plupart, de bateaux démolis. Un toit de chaume, en mauvais état, recouvrait ce grossier assemblage de débris.

Aucune auberge, aucun cabaret, la chose est évidente, ne pouvaient offrir une installation plus simple et plus chétive que celle du bouge en question. Ce bouge possédait cependant une clientèle,

si non choisie, du moins nombreuse. Nos lecteurs en auront bientôt la preuve.

Nous avons laissé Huber, le chef des lapins, se dirigeant vers la mesure, après avoir quitté son interlocuteur mystérieux.

Au moment d'atteindre le seuil, il s'arrêta, et, tirant de sa poche le petit sac de peau donné par l'inconnu, il l'ouvrit et il glissa dans l'un des goussets de sa veste une cinquantaine de pièces d'or; ensuite le sac, soigneusement refermé, disparut sous les vêtements du bandit.

Ceci fait, Huber poussa la porte et entra.

Ce personnage, dont nous avons entendu la voix, mais dont nous ignorons encore la personne, était un homme d'une quarantaine d'années, court et trapu, à figure de bouledogue, dont les formes massives annonçaient une vigueur extraordinaire.

Le costume de ce misérable était des plus simples. Il consistait en un habit de drap gris à boutons d'acier, une veste pareille et une culotte couleur poivre et sel, des bas bleus à côtes dessinaient ses mollets énormes, un petit chapeau lampon reposait carrément sur la chevelure crépue et d'un noir bleuâtre, qui couronnait sa tête ronde et grosse comme un boulet de quarante-huit livres.

Au moment où Huber franchit le seuil du cabaret, il se fit un silence parmi les buveurs.

Evidemment les lapins professaient à l'endroit de leur chef une déférence pleine de respect et de soumission.

En outre, ils semblaient se trouver dans l'attente de quelque communication importante.

Huber se tourna vers le maître du logis.

—Ecoute un peu ici, toi, lui dit-il avec un geste impérieux.

—Présent, répondit Sauvageon qui s'approcha vivement.

—Tu vas monter la garde auprès de la porte, reprit Huber, et tu laisseras approcher personne. J'ai à causer avec mes lapins... est-ce compris?

—C'est compris, murmura le cabarettier, je vas me mettre en faction dehors, et si quelque curieux venait par ici, je ferais le signal ordinaire.

Huber hocha la tête affirmativement.

Sauvageon sortit aussitôt.

—Attention, mes bons garçons, commença le bandit, je vous apporte des nouvelles.

—J'ai besoin, pour demain soir, reprit-il, de notre monde au grand complet, et j'ai besoin de savoir à l'instant même, sur combien de braves gens je puis compter, faites donc votre calcul sur vos doigts, et, quand viendra votre tour, répondez-moi catégoriquement. Y sommes-nous mes lapins?

—Nous y sommes, capitaine, répondirent toutes les voix avec un ensemble parfait.

—Silence dans les rangs! *Macaroni*, parle le premier, de combien d'hommes disposes-tu?

—Je suis en état d'en amener à mon chef ni plus ni moins de vingt-cinq, répliqua *Macaroni* avec un fort accent italien que nous nous abtenons de reproduire, et ce sont tous des gaillards incomparables, des braves à trois poils comme on en voit peu.

Huber ramassa par terre un morceau de charbon, à l'endroit où se trouvait le foyer éteint, et sur une table de bois blanc, il traça le chiffre 25.

Ensuite il reprit l'interrogatoire de la façon la plus laconique, se contentant de prononcer un nom pour obtenir un chiffre.

A mesure que l'un des lapins répondait, Huber traçait un nouveau chiffre sur la table, au-dessous des chiffres précédents.

Lorsque tous les bandits eurent déclaré le contingent qu'ils se trouvaient en mesure de fournir à première réquisition, le capitaine donna une preuve éclatante de ses connaissances arithmétiques, il fit l'addition, non sans quelque peine, et il eut la joie d'arriver au total imposant de deux cents quatre-vingt-cinq hommes, prêts à mettre le feu, sans hésitation et sans remords, aux quatre coins de la bonne ville de Paris.

—Voilà qui va le mieux du monde, mes lapins, s'écria le capitaine enchanté, avec une pareille troupe sous mes ordres, et avec vous pour lieutenants, je me ferais fort de déclarer la guerre à Sa Majesté le roi Louis XV, et je me croirais d'avance assuré de la victoire.

Un *hurrach* d'enthousiasme accueillit cette fanterie, et les gobelets d'étain furent vidés jusqu'à la dernière goutte à la santé du capitaine.

(A suivre)